

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 17 (1911)

Artikel: J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 212: Brief Nr. 212
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je souhaite du fond de mon ame que les affaires actuelles de Berne tournent à l'avantage de Monsieur votre fils aîné, comme je n'en doute pas, et que par leur fin elles vous donnent en general autant de satisfaction qu'elles vous auront donné anterieurement d'ennui.

J'apprends de bien tristes nouvelles de mon Parent M. Fasnacht qui a toujours été un honnête et digne homme, et qui doit être menacé d'un malheur terrible.

Hannover 17 Mars 1775.

Zimmermann.

212.

(Bern Bb. 35, Nr. 68.)

Je n'eusse pas differé si longtems, Monsieur et très gracieux Patron, de repondre à votre lettre du 29 Mars, si les lettres contradictoires de ma fille, de Monsieur et de Madame Tissot ne m'eussent mis dans une espece d'embarras dont je voulois attendre le resultat. Vous savés que j'ai consenti au depart de ma fille pour Berne, et que je l'ai fixé pour la semaine avant Paques. Puis vinrent differentes lettres de ma fille, de Monsieur et de Madame Tissot qui en partie ont croisé les miennes dont les unes vouloient ceci et les autres cela. Madame Tissot par ex. insistoit très fortement que je laisse ma fille pour l'été prochain à Elle, qu'elle quittera sa pension et qu'elle demeurera avec elle à la campagne; ma fille qui desiroit tant de quitter Lausanne, desiroit pourtant aussi de ne pas quitter Madame Tissot et insista beaucoup que je consente. Je ne savais comment faire autrement que de laisser à M. Tissot la decision

sur ce que ma fille faisoit ou ne faisoit pas, en le suppliant d'excuser auprès de vous, Monsieur, et auprès de Madame Braun ces inconsequences que je ne pouvois prévoir.

Du depuis je n'ai point eu de reponse à mes lettres de M. Tissot auquel j'ai ecrit le 24 et le 31 Mars, en lui envoyant chaque fois une lettre de change sur Paris de 1700 Livres, et en le priant aussi pour cette raison là de me repondre sur le champ.

Les bontés infinies de Madame Braun m'ont rendu absolument stupefait. L'idée que ma fille seroit reçue sur ce pied infiniment trop gracieux dans sa maison, n'etoit pas entré dans mon ame. Je n'ai ni le courage de dire oui, ni celui de dire non. Mais comme mon dessein est de laisser ma fille en Suisse aussi longtems que possible, et pour toujours, si elle veut, je pense qu'il n'y a pas de mal si elle reste encore cet été chés Madame Tissot avec la perspective charmante de pouvoir être reçue encore dans la suite chés Madame Braun.

Un peu de pourparler avec M. Schmiedel ne sera pas de mauvaise consequence, puisqu'au cas qu'il se decide pour Göttingen, il n'aura besoin d'y venir qu'à la St. Michel. Vous pouvés lui dire, Monsieur, qu'il seroit Premier Professeur en Medecine, conseiller ou medecin de Roi, ou l'un et l'autre, si cela lui importe. Il m'est impossible de vous parler de ses appointements avec cette precision. M. Richter a eu huit cent Ecus, et ce seroit apparemment aussi le plus haut terme des conditions qu'on feroit. Notre ami, M. Brandes croit cependant qu'avant que de traiter sur le quomodo, on devoit fixer l'an

d'autant plus que M. Schmiedel a déjà refusé nettement la même vocation. Pour la première place de la faculté, cela s'entend; et ce point d'honneur réglé, il faudroit soumettre le reste une à négociation.

J'ai bien fait des reproches à Lavater de ce qu'il ne vous a pas remercié pour votre envoi gracieux du Morlaque que voici. Dans quinze jours paraîtra à Leipzig le premier Tome de la grande Physiognomique dont je vous supplie de me parler, Monsieur, dès que vous l'aurez vu. Presque tous les gens de lettres en Allemagne se déclarent contre cet ouvrage; de tout côté on se prépare à le refuter. Ces considérations et surtout celle que l'entreprise quoique belle est infiniment coûteuse, m'a engagé (et vous me le pardonnerés) de donner dans le parti opposé. J'ai entrepris donc de soutenir seul *bis zu seiner Geburt, versteht sich's*, cet ouvrage, du sort du quel les libraires desespoient, par l'intrigue et la négociation, et j'ai réussi. Pendant le cours de quelques mois j'ai procuré des souscriptions pour dix mille Ecus, et j'ai sur ma Liste presque tous les Grands de ma connaissance, même l'Electeur de Cologne, le Roi et la famille Royale de Danmarc, la maison de Brounsvic — à l'exception du Prince hereditaire qui n'est point ami de la Physiognomique. La famille Royale d'Angleterre a souscrit chés Lavater lui-même. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que nos ministres ici se sont aussi déclaré hautement contre cet ouvrage, et que cependant j'ai scu faire souscrire chés moi leurs Epouses et leurs familles. J'espere que je scaurai augmenter encore de beaucoup la somme de ces 10000 Ecus, car j'ai de grandes esperances de l'Angleterre

et point de reponse encore de la Suede et de la Russie.

Le malheur de mon cousin Fasnacht est pour moi tout ce qu'il se peut de plus touchant. Je vous prie, Monsieur, de le faire avertir (car je ne scai pas sa demeure) que j'ai tout fait pour recommander mes deux cousines, ses filles, à Londres par des personnes qui pourroient les placer auprès de la Famille Royale même. Mais je ne scai point encore le resultat. Si je n'avois pas pensé qu'il seroit plus consolant pour les deux sœurs d'être ensemble, j'en aurois deja pu placer une à Hannover. Le parti que vous avés pris, Monsieur, de les recommander à M^{lle} *Swellenberg* est infiniment bien aussi. J'ai choisi des canaux differents, et l'affaire n'en ira que mieux, si on fait plusieurs tentatives à la fois.

Feue ma belle mere a placé 2000 Livres à Berne chés Monsieur Fasnacht. Comme la Dette est très ancienne, elle pourra, à ce que j'espere être acquittée. J'ai donné pour cela les commissions necessaires à M. le conseiller *Schmid* à Brugg qui a des liaisons à Berne.

Monsieur votre fils n'est point revenu ici, dont je suis bien mortifié, et je n'en ai eu aucune nouvelle du depuis.

Je suis fâché qu'il ait été dans l'erreur à l'égard de la nature de votre maladie dont je vous supplie de me dire vos idées anatomiques, physiologiques et pathologiques ?

Je ne scai encore rien de ce qui s'est fait à Berne le 13 Avril. Je souhaite du fond de mon ame que votre Famille ait été heureuse.

Hannover 24 Avril 1775. J. G. Zimmermann.

Dans peu le jeune M. Meckel (aussi habile que feu son Pere) viendra à Berne vous baiser la main et vous supplier de le diriger pour tout le train de ses etudes et de ses voyages, comme s'il avoit le bonheur d'être votre propre fils. Je vous supplie, Monsieur, de lui donner toute votre Protection. C'est un bien digne jeune homme qui rend des services infinis à mon fils.

Peutêtre que l'imprimé cy joint vous amusera un instant. Mille tendres compliments à Messieurs Stapfer. Je vous supplie de faire passer le Billet cy joint à M. Tissot.

213.

(Bern Bb. 35, Nr. 93a.)

. . . . Je suis resolu de partir d'ici avec le commencement de Juillet, si le Roi m'en donne la permission. Je viendrai directement à Berne pour vous y consulter. Puis j'irai chés mon ami Tissot à Lausanne, et je me dirai, du moins ai-je fait pour ma conservation ce que j'ai pu faire de mieux.

Que mon etat, je vous en supplie, soit un secret. Qui que ce soit ne le connoit ici. Je n'en parlerai qu'au Roi. On ignore ici absolument que je medite ce voyage.

S'il plait à Dieu M. *Pringle* vous delivrera des incommodités qui resultent de l'usage de l'opium qui d'ailleurs vous est si salulaire.

Je plains bien mon pauvre cousin Fasnacht. J'etois resolu de laisser à Madame son Epouse les 2000 Livres qu'il me doit, pour lui aider à remonter son commerce, si cette somme avoit pu m'être due-ment assurée. Mais le voyage que je vai entreprendre